

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



L'incertitude si troublante du sujet
Femmes imaginaires de Mieke Bal (L'Ancien Testament au risque d'une narratologie critique)

Chantal Théry

Numéro 43, automne 1986

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/39518ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)
Éditions Jumonville

ISSN
0382-084X (imprimé)
1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Théry, C. (1986). Compte rendu de [L'incertitude si troublante du sujet : *Femmes imaginaires* de Mieke Bal (L'Ancien Testament au risque d'une narratologie critique)]. *Lettres québécoises*, (43), 58–60.

ser de la documentation et des témoignages nécessaires. Je ferais les mêmes remarques au sujet des deux directeurs spirituels de Marie Gérin-Lajoie, deux jésuites qui ont aidé la jeune femme à fonder sa communauté et qui ont dirigé sa vie intérieure: le Père Stanislas Loiseau d'abord et le Père Samuel Bellavance en second lieu.

Voilà pour la vie de cette femme qui sort de l'oubli grâce à l'important ouvrage que lui consacre la journaliste Hélène Pelletier-Baillargeon. Pour la qualité de sa documentation et l'organisation intelligente qu'elle fait de son matériau, l'auteure nous présente ici un travail d'une qualité remarquable. Elle a acquis de son personnage principal et de ses personnages secondaires une connaissance approfondie et pertinente: elle sait les voir tels qu'en eux-mêmes et les mettre face à face avec finesse. Elle sait également les mettre en perspective à leur époque, ce qui nous paraît essentiel dans un ouvrage de la sorte. Ce qui veut dire que Mme Pelletier-Baillargeon connaît bien les générations dont elle doit parler ici et cela constitue une des grandes qualités de son livre. Il faut dire qu'elle aime beaucoup son sujet, son personnage surtout; qu'elle a pour les causes de Marie une grande admiration et que ce sentiment, qui remplit tout le livre, confère à l'ensemble un ton carrément apologétique dont l'auteure, j'en suis à peu près certain, ne chercherait même pas à nier l'existence. Peut-être est-ce de propos délibéré? Parfois on souhaiterait un plus grand recul. On est un peu plus sévère sur certaines faiblesses de style qui font que parlant beaucoup du Bon Dieu, de la religion et du clergé, par nécessité, l'auteure ne sait pas toujours éviter le style bondieusard dont la phrase suivante est un exemple: «En moins de temps qu'il n'en faut pour réciter un rosaire, Mère Sainte-Anne-Marie a passé sa commande chez un marbrier italien de Montréal». On dirait que la matière même du livre, que le culte de l'auteure pour son personnage inspirent ce genre de phrases onctueuses et anachroniques. Mais cela n'enlève en rien à la valeur fondamentale de l'ouvrage que nous propose ici Hélène Pelletier-Baillargeon. Aux plans de la recherche, de la structure et de l'analyse, c'est un travail majeur et exemplaire. □

Hélène Pelletier-Baillargeon, *Marie Gérin-Lajoie, de mère en fille, la cause des femmes*, Montréal, Boréal Express, 1985, 382 pages.

Chantal Théry

L'incertitude si troublante du sujet

Femmes imaginaires

de Mieke Bal

**(L'Ancien Testament au risque
d'une narratologie critique)**

Ce livre est destiné à ceux qui ne croient ni en l'autorité d'une quelconque discipline, ni en la vérité définitive, ou en une idéologie au singulier. M.B.

L'art de l'analyse doit être de suspendre les certitudes du sujet jusqu'à ce que se consomment les derniers mirages. Lacan

L'influence considérable de la Bible dans notre monde culturel contemporain, la prétention d'intouchabilité de cet architecte canonisé et enveloppé dans ses lectures hégémoniques, la fiction longtemps entretenue que ce «patchwork de fragments: de contes populaires, de récits historiques imprégnés de mythologie, de textes de loi, de fables et de poèmes» était moins le résultat d'un travail collectif qu'un texte unifié dicté par Jahweh, ont motivé la démarche critique de Mieke Bal¹, son intention de rouvrir les «brèches» de ce discours d'autorité, comblées aujourd'hui encore par l'archilecture et la poussière moralisante des mythes. Mieke Bal part du principe que dans leur mise en place d'une idéologie, ces textes ont tenté de refouler des traces d'autres possibilités, qu'en s'écrivant, en construisant des mythes, des brèches vers une latence, une autre histoire en conflit avec l'idéologie dominante, ont dû être colmatées... Lasse «des résultats assez

attristants des recherches sur les sources de l'oppression», Mieke Bal prend ouvertement le parti d'un féminisme efficace et sans grief en choisissant de repérer dans ces textes marqués par une société judaïque foncièrement misogyne «les traces d'une problématisation de la priorité et de la domination de l'homme», de déconstruire les mythes unifiés qui usent de la femme pour discriminer les femmes. L'auteure écrit sans ambage que «les mythes sont puissants et socialement nuisibles», que mythification et refoulement sont synonymes et qu'une narratologie véritablement critique, dûment épaulée par la psychanalyse, se doit de les dénoncer, de les expliquer, de les réfuter, de doter enfin les études littéraires d'une sémiotique de la lecture... détonnante, socialement efficace.

Ces textes morcelés, émaillés de problèmes textuels, ont été abondamment commentés: intéressée par leur réception, l'évolution (lente) des idées, Bal étudie finement plusieurs interprétations et démontre, malgré la subtilité et le sérieux de leurs outils méthodologiques, combien leur option reste conservatrice et comment elles tendent à intégrer, naturaliser (résoudre les incohérences et interpréter les signes problématiques d'une façon unifiante, qui, de paraître «naturelle», finit par rassurer) le problème textuel plutôt que de le déconstruire. Traditionnellement définis par leur thème, leur personnage principal et leur leçon morale, les mythes ont cristallisé, fossilisé des personnages, unifié et théorisé rétrospectivement comme «entiers» des sujets complexes, morcelés. De ce discours d'autorité, tout à la célébration du sujet patriarcal, l'auteure a donc tenté d'extraire des sujets féminins de leur gangue textuelle et commentative, de restituer à ces personnages-femmes stéréotypés, Ève ou Dalila sorcières perverses, Ruth idyllique, Tamar impudente ou Bethsabée victime-coupable, toute leur dimension de sujets problématiques. Des problèmes textuels décrits minutieusement par des sémioticiens de la forme ou des théoriciens des cadres restent en fait inexplicables en ce qui concerne le statut du sujet, la vision de la femme symbolisée et la distribution du pouvoir, comme si une communauté d'intérêts finissait par lier les commentateurs au texte et qu'un sujet féminin cohérent, loué ou blâmé, oblitérait, naturalisait (en faveur du sujet ou d'une conception patriarcale) les difficultés suspectes de la narration et de l'histoire, restaurait les cadres (principes organisateurs, propositions qui déterminent la mise en ordre des faits) menacés.

Mieke Bal malmène vigoureusement la sacro-sainte «convention d'unité» — à l'oeuvre dans notre histoire de la critique — qui «ne séduit peut être autant, préciset-elle, qu'en vertu de cette possibilité offerte d'enterrer l'incertitude si troublante du sujet»! En tentant de démonter les mécanismes régissant le sujet et son unité présumée, de comprendre pourquoi ce qui est écrit est ainsi lu, Bal constate donc, qu'idéologiquement le sujet féminin fait trop souvent les frais de la cohérence du texte et que, théoriquement, une poétique du «personnage» est encore dans les limbes... Une critique humaniste qui

confond allégrement personnages et personnes et dédaigne la théorie, une théorie qui, empruntant la voie à la rigueur scientifique héritée de l'illusion positiviste croit se défaire du psychologisme à peu de prix, assument ensemble cette faillite d'une théorie du sujet narratif, du «lieu où les signifiés idéologiques sont réalisés: leur support». La narratologue tente avec beaucoup de brio théorique de sortir la narratologie de ses impasses: son aveuglement à la question du sujet et son inaptitude à rendre compte de l'interaction permanente entre procès individuels et procès sociaux, à repérer dans le texte «les symptômes des intérêts sous-jacents», sa subjectivité. Gérard Genette dont les travaux brillent par... «l'absence éclatante du sujet», a contribué, selon Bal, à creuser l'abîme entre une critique formelle et une critique socialement pertinente à laquelle elle aspire, en négligeant «une analyse du sujet et de tout le réseau de circulation des sens et des responsabilités qu'il comporte», en conservant «l'image bien lisse d'un langage qui forme un *tout*, où l'explicite (la voix) couvre d'une façon non-problématique l'implicite (la vision transmise)», en prenant le texte narratif au mot, en le croyant sur parole... Bal déplore la tendance des narratologues à décrire ce qu'ils prennent pour la «description» du monde fictif ou réel plutôt qu'à analyser ce qui justement n'est pas descriptif, à confondre performatif et constatif — comme dans l'histoire de David et Bethsabée —, à soutenir un sujet unifié, toujours calqué sur l'individu humaniste.



Bal a entrepris son essai de narratologie critique à partir d'une double constatation: «que la religion, ou plutôt, le religieux gagne du terrain», qu'elle/il gagne la narratologie, «témoin, par exemple, le caractère nettement religieux du modèle actantiel greimassien»... Les fidèles, fascinés par la technicalité de son modèle, auront appris de vive voix cet hiver, lors de la série d'ateliers et de conférences du maître à l'Université Laval, que son approche du sujet péchait effectivement par défaut de théorisation et par excès... de subjectivité (sa conception toute patriarcale et ouvertement antiféministe de l'amour, par exemple, a grippé ses beaux modèles fonctionnels)! S'inspirant de Peirce et de Culler, Bal, qui dénonce l'idée naïve, positiviste, que la connaissance, les sciences, leurs lois, décrivent la réalité, substitue à la notion d'objectivité celle moins fallacieuse d'intersubjectivité, en appelle à la méthodologie pour clarifier non seulement la structure logique des théories scientifiques, mais aussi la logique de la procédure à l'aide de laquelle on arrive à ces théories. Les jugements de valeur sur les interprétations l'intéressent moins que les conventions qui fondent les modèles herméneutiques et leurs «stratégies formelles». Se défiant de toute attitude théologique, elle appelle ces métacritiques des textes littéraires qui construisent des théories du texte pour fonder leurs interprétations et présenter ensuite, implicitement ou explicitement, ces théories auto-justificatrices comme des modèles de l'activité de lecture, des... «théo-théoriciens».

Afin d'élucider à travers une réflexion sur le sujet le rapport entre le social, l'individuel et le narratif par le biais du sémiotique, d'étudier systématiquement la subjectivité comme principe de base du narratif, et critiquer le fonctionnement social de la lecture, Bal, résolument multidisciplinaire, dans la lignée de l'école de Francfort — nouveau style — et la pensée de Jürgen Habermas, tente de faire le pont entre le texte narratif et la pratique analytique, la psychanalyse étant la seule discipline critique à avoir supposé un sujet non-unifié et intégré l'autoréflexion. Le repérage des «brèches» du texte recoupe celui des traces textuelles, des béances laissées par l'inconscient. Bal superpose description de l'analyse (Lacan) et formulation narratologique: à «la parole en tant qu'elle confère aux fonctions de l'individu un sens» de l'une, se

substitue la narration comme mode linguistique ayant ses locuteurs propres et ses narrateurs à elle de l'autre, au «discours concret, en tant que champ de la réalité transindividuelle du sujet» correspond le niveau du récit comme modalisateur, focalisateur, porteur d'idéologies, et à «l'histoire en tant qu'elle constitue l'émergence de la vérité dans le réel», l'histoire narratologique qui est la forme imaginaire donnée à «ce qui s'est passé». À la psychanalyse, qui ne greffe pas à la reconnaissance de l'importance du social dans la formation du sujet la réflexion inverse sur la façon dont le social se compose d'un réseau de sujets, Bal trouve dans la définition althusserienne de l'idéologie des éléments, analyse à travers les structures représentatives qui mettent le sujet individuel à l'épreuve du réel, ses relations avec les réalités sociales, transpersonnelles, sa subjectivité narrative, son profil de sujet «collectif» de l'idéologie, dégage en somme «les aspects épistémiques, fonctionnels et génétiques de l'idéologie», tente de mieux comprendre le sujet, libre et entravé, au coeur du triangle textuel: production-proposition-imposition de sens.

La performance du christianisme a été d'accaparer, sans problèmes, l'histoire du peuple juif «en lisant rétrospectivement son texte comme une projection dont la réalisation se situe au-delà: dans le christianisme», de mystifier l'Origine, d'imposer *a posteriori* des mythes qui naturalisent et idéologisent une vision du monde et des rôles sexuels, établissent

des «fictions de l'oppression». L'essai de Mieke Bal vous passionnera si vous êtes de ceux ou de celles qui soupçonnez ou refusez de concevoir, par exemple, que le clivage entre corps et âme est une invention tardive qui — tout comme le patriarcat — est devenu un fardeau trop lourd pour l'humanité même qui l'a inventé; que l'invention de la vierge, «sardique dans ses exigences par définition irréalisables» est une des expressions fortes du complexe inconscient de la peur de la femme; qu'Adam (ha'-adam) n'est pas le nom du premier homme créé, mais signifie «formé de la terre» et s'applique à un être parfaitement androgyne (ha'-adama, «sexuellement indifférencié») qui donnera naissance (côte = ventre) au premier couple de jumeaux sexués; que Dieu (le pouvoir) a ses angoisses, ses incohérences, ses stratégies narratives et défensives; que l'«analogie fonctionnelle entre les forces créatrices» de Jahweh et d'Hawwah (Ève, «mère de tout ce qui vit») rend la condition humaine problématique et palpitante... Bal éclaire sous un angle inattendu des sujets féminins bibliques qui assument en fait le rôle thérapeutique de l'analyste ou la position du philosophe critique, incarnent une «subversion» qui, bien que toujours récupérée dans l'intérêt de l'histoire patrilineaire, les dénigre rétrospectivement, et le rapport difficile des sujets masculins avec leur corps (et plus encore avec le corps de l'Autre, féminin), la sexualité, les relations affectives, la condition humaine et le cours de l'histoire...

Astucieuse et drôle, éléments et discussion théoriques solides à l'appui,

l'auteure propose trois itinéraires de lecture et une table des matières alternative pour ceux et celles que la théorie ou les analyses attirent en priorité. Parcours vacances: les analyses comme des énigmes policières... Parcours-rentree: la théorie (subjectivité et sujet narratifs, analogie et chronologie, mise en abyme et paralexie, etc.), même si le mal de tête menace, pour tous les enseignants, chercheurs, critiques d'idéologies, féministes et théologues féministes, concernés par la littérature et la dynamique des sujets, soucieux d'arrêter le parcours fou d'un monde qui risque de se débarrasser de lui en se débarrassant de l'Autre... □

1. Mieke Bal, *Femmes imaginaires*, Éditions Hurtubise HMH, collection «Brèches», Montréal, 1985, 280 p.

En publiant cet essai, les éditions Hurtubise concrétisent aussi une belle alliance de recherche entre la narratologue néerlandaise, ses interlocuteurs-rices du Programme d'Études Féministes de la faculté des Lettres d'Utrecht, de l'Université de Montréal (Littérature comparée) et de l'Université du Québec à Montréal (Études littéraires).

Si vous vous intéressez à la littérature québécoise et à nos écrivains, pourquoi ne pas vous abonner à

Lettres québécoises ?

C'est une revue qui leur est entièrement consacrée.

Aidez-nous à parler et à faire parler d'eux.

Lettres québécoises,
C.P. 1840, Succ. B, Montréal, Québec,
H3B 3L4

Tél.: 525-9518

ABONNEMENT

Nom

Adresse

.....

à commencer avec le numéro

Canada	\$10.00
USA	\$10.00 (U.S.c.)
Europe	\$16.00
Institutions	\$12.00
De soutien	\$20.00